

J E A N - L O U I S
S E R V A N - S C H R E I B E R

Fragments de lucidité

*Comment supporter les choses
comme elles sont*

Illustrations de Xavier Gorce

Fayard

Bon...



Si on doit vivre
ensemble, autant
que je m'y fasse
dès que possible.



Kavir Gorce -

OÙ L'ON SE DEMANDE
SI LA LUCIDITÉ N'EST PAS
UN SYNDROME

P ourquoi suis-je épris de lucidité ?
Est-ce bien raisonnable ?

N'est-ce pas masochiste ?

La vie est courte... les autres décevants... n'est-ce pas pure forfanterie que de croire que l'on peut regarder le réel sans verres filtrants ? Ai-je si peur d'être déçu par lui que je préfère jouer à Gribouille en refusant l'illusion ? D'autant que je n'y parviens jamais tout à fait, la lucidité n'apparaissant que par intermittence. En courant continu, elle doit être insupportable. Est-ce par précaution que je tente d'être un peu plus lucide que d'autres, comme je m'entraînerais à supporter un électrochoc mieux que mon voisin ?

En naissant j'ai été précipité dans le mystère d'être, avec ses attraits et ses difficultés, mais, à coup sûr, sans explications. Je suis. Bientôt je ne serai plus, et je ne saurai jamais pourquoi.

Aux États-Unis, certains condamnés ont attendu vingt ans leur exécution dans le couloir de la mort. La lucidité, cette impitoyable amie, me rappelle que dans ce couloir-là nous habitons tous, et depuis le premier jour de notre existence. Alors, vingt ou quatre-vingt-dix ans ne font guère de différence à l'échelle de l'histoire de notre espèce.

Pas le choix : je dois vivre sans comprendre, tout en avançant vers ma disparition. Et, en attendant, je fais quoi ? Vivre sans pourquoi est inconfortable. Je n'ai repéré que trois pistes pour accepter cette ignorance existentielle.

Naguère, la plus courante consistait à adhérer à l'un des récits explicatifs que les humains se transmettent de génération en génération : les religions, puis, brièvement, au xx^e siècle, les idéologies.

Les unes comme les autres, sous diverses apparences, nous incitent à croire qu'une force supérieure dispose des réponses à nos questionnements et que lui faire confiance apaisera notre ardente soif de sens. Cette confiance, c'est la foi. Si elle nous habite, sa réponse est effectivement suffisante, mais le doute propre aux humains, aidé par la rationalité et la science s'emploie à la miner.

On peut faire semblant de croire, et c'est souvent plus prudent dans les contrées où il est dangereux de refuser le prêt-à-penser officiel. Mais, intérieurement, la soif ne peut être apaisée que par une authentique croyance. Enviabiles sont ceux qui l'ont trouvée dans leur berceau ou sur leur chemin. Mais on ne peut se forcer à croire.

Une deuxième piste consiste à détourner les yeux de l'horizon fatal. C'est là que l'esprit humain se révèle d'une inépuisable ingéniosité. Agir et se divertir sont deux voies parallèles qui n'en font peut-être qu'une seule. En les empruntant, on peut atteindre le résultat recherché : penser à bien d'autres choses qu'aux fins dernières. Les avantages en sont étonnants : non seulement nous sommes divertis, mais l'inépuisable

besoin d'action des mortels, qui se sont de tout temps succédé, a permis d'édifier le monde complexe et confortable au sein duquel nous vivons.

L'ennui, c'est que la lucidité, encore elle, ouvre à l'improviste des crevasses dans cette mince couche d'illusions. « À quoi ça rime ? » « Où ça me mène ? », se demande-t-on. Divertissements et agitations sont aussi addictifs que les paradis artificiels, bien que mieux admis, voire, parfois, socialement valorisants. Nous en sommes tous d'impénitents adeptes. Il nous arrive de comprendre qu'il ne s'agit que d'un palliatif, mais une bonne rasade d'activités nous éloigne vite de ce risque d'angoisse.

Il arrive pourtant que ça ne marche plus. Quand la dose d'actions est trop forte ou, au contraire, insuffisante pour nous distiller la juste dose d'illusions. Il y a encore un siècle, au temps des romantiques, on parlait de spleen, de mélancolie. Aujourd'hui, on évoque une légère déprime ou une franche dépression. On absorbe alors des antidépresseurs, espérant qu'ils nous permettront de recommencer à nous agiter, peut-être même à nous amuser.

La troisième piste est rarement empruntée par plaisir ou par choix. Elle s'impose à quelques-uns, à certains moments de la vie, à l'instar de la foi pour un croyant. C'est la lucidité, chemin rocailleux qui vous permet de voir les choses comme elles sont, de considérer la destinée humaine sans fioritures ni effets spéciaux. Heureusement, celle-ci recèle aussi des joies, d'agréables surprises, parfois même quelques douceurs. Mais pas souvent, et rarement jusqu'à la fin.

Les belles choses aussi sont bien réelles, et c'est pour quoi nous continuons à préférer la vie, bien qu'elles aient leurs contreparties : les inévitables souffrances de l'existence. L'admettre sans s'en affliger n'est-il pas la piste de vie qui permet d'éviter au moins l'amertume des désillusions ?

Mais la lucidité est souvent une potion trop amère à absorber sans l'accompagner de quelques agréments, lesquels ne sont pas disponibles à volonté. S'ils viennent à manquer, il n'y a plus qu'à serrer les dents. Avant qu'existe l'anesthésie, il n'y a pas si longtemps, on donnait à celui qu'on opérait un morceau de bois à mordre, pour endurer la douleur. Désormais, on sait atténuer les souffrances physiques, mais, pour

celles de l'esprit, chacun doit s'en débrouiller avec ses faibles moyens.

Je me suis fait une raison. La lucidité, c'est comme la foi, elle s'impose à nous et il faut vivre avec elle. Enviable, mais jamais légère.

Retrouvez les autres chapitres de
FRAGMENTS DE LUCIDITÉ
en librairie
à partir du 9 mai 2016